

# *La femme du présent*

Nul homme n'est assez riche pour racheter son propre passé.  
**Orson Wells**

**Vincent Garand**

juillet 2007

[vincent.garand@points-virgules.com](mailto:vincent.garand@points-virgules.com)  
<http://www.points-virgules.com>

Le soleil printanier évaporait la rosée du parc du bien nommé établissement « Monrepos ». Depuis près de deux siècles, cette gigantesque bâtisse, qui fut autrefois les communs du célèbre château de la famille Blanchet, en recevait les rayons matutinaux sur son flanc gauche. Face à cette immense étendue verdoyante que l'on appelait « le parc des charmes », quelques paires d'yeux hagards se perdaient dans les feuillages immobiles et bruissants d'oiseaux pépiant.

En ces temps modernes, ces hommes et ces femmes qui n'avaient plus leur raison ne connaissaient pas leur bonheur d'être logés dans un lieu dépourvu de climatisation, si bien que leur chambre et même les parties communes disposaient de fenêtres qui pouvaient s'ouvrir. Partout ailleurs, cela n'était pas perçu comme un privilège mais plutôt comme une marque de vétusté presque intolérable. Pour ces infortunés locataires, au contraire, c'était le moyen d'apprécier la nature, d'entendre ces chants simples et enjoués, de sentir l'odeur de l'herbe fraîche du petit matin. Pour eux, l'heure n'avait pas la moindre importance car on les avait relégués hors du temps pour toujours et s'il continuait de rouler ce n'était qu'à destination des soignants pour rythmer les soins ou les repas.

Quelques-uns des pensionnaires avaient conservé de leur ancienne vie une certaine notion de l'écoulement des heures car leurs regards s'éveillaient au passage des chariots qui les pourvoyaient en médicaments ou nourriture. Le premier d'entre eux, celui de neuf heures, faisait son chemin dans le couloir aseptisé qui traversait toute l'aile gauche. Un boîtier en plastique en occupait toute la surface. Divisé en vingt et une colonnes, trois pour chacun des jours de la semaine et une cinquantaine de lignes, une pour chaque résident, il contenait de très petites pilules dont les couleurs variaient légèrement dans les tons de beige. Chacune était composée exactement et au millième de milligramme près, pour chacun de ses destinataires et comprenait toutes les molécules prescrites. Il n'était plus nécessaire, comme c'était le cas autrefois, de recourir à différents comprimés. Un distributeur alimenté de tous les éléments chimiques indispensables, les fabriquait à la demande suivant une prescription des plus précises.

Annette poussait le chariot et ne perdait rien des gestes que faisait son référent qui les distribuait. C'était son premier jour dans l'établissement en tant qu'infirmière stagiaire et son engagement dépendait de son comportement dans la semaine à venir. Avide d'une bonne notation de la part de son supérieur, elle épiait chacun de ses mouvements, même les plus

banals, tentait de prévenir le moindre de ses besoins et finalement, en débutante qu'elle était, montrait une conscience professionnelle artificiellement excessive. Annette était heureuse et impressionnée par la justesse de tout ce qui lui avait été enseigné dans son année de préparation. Il n'y avait plus ce décalage autrefois décrié entre l'enseignement et la réalité du terrain et l'on pouvait être sûr de bien faire pour peu qu'on respectât ce qu'on nous avait appris. De tels progrès avaient été accomplis en chimie et en neurologie qu'il suffisait de suivre scrupuleusement les *infordonnances*, ces prescriptions calculées par d'intelligents et puissants ordinateurs. Il ne fallait plus, comme par le passé, examiner un patient ou lui parler pour découvrir, avec une marge d'erreur toujours certaine, sa pathologie. Il n'était plus question non plus d'avoir recours au verbe pour le traiter et les avancées des deux dernières décennies avaient fait de Freud pour la psychologie ce qu'avait été Galien pour la médecine.

Un code rappelant les formules chimiques était imprimé au-dessous du patronyme de chaque pensionnaire. Pour chacun d'entre eux, Annette s'intéressait à la prescription décidée par l'ordinateur et pouvait ainsi s'extasier de l'extraordinaire précision de ces machines sans lesquelles il n'était à présent plus possible de soigner mais aussi, montrer à son chef qu'elle possédait la théorie du métier.

Après seulement une dizaine de minutes, ils parvinrent à la chambre 0105. Jusqu'à présent, le chariot informatisé avait commandé l'ouverture de chaque porte mais, à la hauteur de celle-ci, rien ne s'était produit. Annette interrogea tout d'abord son supérieur du regard mais celui-ci se détourna et préféra ostensiblement garder le silence. Alors, elle posa ses yeux sur la porte elle-même, lut le nom qu'un petit écran bleuté affichait et reprit la liste de son tableau. Esther Farambole. Elle n'avait jamais vu ni entendu un tel patronyme et même le prénom lui était pratiquement étranger. Certes, elle l'avait quelquefois rencontré dans des classiques littéraires mais plus personne ne le portait. Elle n'en connaissait même pas l'origine et elle songea que seule une très vieille dame pouvait être ainsi prénommée. Cela pourtant, entraînait en contradiction avec le type de public accueilli dans l'établissement. D'après ce qu'elle avait déjà vu à cet étage et pour ce qu'elle en savait, il y avait surtout des hommes plutôt jeunes. Était-ce une personne en traitement depuis longtemps ? Une exception accordée par faveur à l'un des membres influents de l'hôpital ? Ces interrogations brûlaient ses lèvres mais elle n'osa cependant pas les formuler tant son supérieur gardait le visage fermé.

Le boîtier qu'elle venait d'observer la laissa plus perplexe encore. La ligne qui portait ce nom étrange était vierge de toute pilule et de toute indication concernant son traitement. De surcroît, c'était la seule ligne qui ne contenait rien. Malgré son inexpérience, malgré ses craintes, elle trouva cette fois-ci le courage d'ouvrir la bouche car sa question pouvait, après tout, être prise pour de la conscience professionnelle : « Et pour elle, il n'y a rien ? ». Son référent se montra visiblement embarrassé par cette question, comme si l'échec de l'ordinateur à établir un diagnostic lui était personnellement imputable. Les dents serrées, il la regarda de son oeil torve qui contrastait avec l'amabilité dont il avait jusqu'à présent fait preuve. Presque sans remuer les lèvres et en fixant du regard le fond du couloir, il murmura une vague négation alors que la porte de la chambre 0106 venait de s'ouvrir. Annette fut prise d'une peur qui noua son estomac. « Pourvu que je n'aie rien dit de mal », songea-t-elle sans parvenir à se détourner de cette porte restée fermée.

Le deuxième passage du chariot débutait immuablement à onze heures trente et se terminait précisément une heure plus tard. Tout cela était parfaitement planifiable puisqu'il ne s'agissait que de délivrer un traitement et non pas d'établir un diagnostic ou de suivre l'évolution des malades. Les machines faisaient cela de façon bien plus rationnelle. Chaque soir, elles effectuaient une série d'analyses au moyen d'instruments perfectionnés et sans aucun contact physique avec les patients. Des caméras, des sondes, des microphones avaient, pour le bonheur de l'humanité, remplacé l'oeil désuet du médecin. Ainsi, les infirmiers préposés au chariot pouvaient-ils invariablement déjeuner au restaurant dès douze heures quarante et c'était avec régularité qu'on les voyait chaque jour arriver à la même heure.

Durant le printemps, la saison la plus agréable de l'année avant les poussées de chaleur estivales, l'établissement ouvrait sa terrasse plus par tradition que par nécessité, car peu de gens venaient s'y installer. Le monde était depuis longtemps habitué aux bienfaits de la climatisation dont on avait tant vanté les mérites à l'époque de sa généralisation, pour que l'on puisse encore éprouver du plaisir à respirer l'air doux et printanier qui régnait en cette belle journée. Seuls quelques cinquantenaires y prenaient généralement leurs repas et invitaient parfois la jeunesse à faire de même.

Peut-être pour ne pas risquer d'avoir à entendre de nouveau l'embarrassante question d'Annette, monsieur Humier prétextait un travail urgent à terminer pour ne pas déjeuner avec elle mais, pour ne pas faillir à ses obligations, il prit tout de même le temps nécessaire pour l'accompagner

jusqu'au restaurant. Annette le remercia pour tant de sollicitude et pénétra dans cette vaste pièce abondamment éclairée qui constituait la salle de restauration principale. Au premier regard, elle remarqua que plusieurs centaines de personnes auraient pu s'y sustenter simultanément et qu'il n'y avait pour l'heure que quelques dizaines de ventres affamés. Bien qu'elle y fut habituée depuis sa prime enfance, la fraîcheur artificielle du lieu combinée à cette lumière trop vive et trop blanche, semblable à celle des blocs opératoires, lui arracha un léger frisson. Peut-être était-ce aussi dû à la normale inquiétude qu'elle avait nourri durant la matinée. Finalement, après s'être un instant sentie abandonnée par son chef, elle se trouva heureuse de rester seule. Ainsi, elle ne risquait pas de commettre une nouvelle bévue et cela lui permettait par ailleurs de reposer ses nerfs de la tension qu'elle leur avait infligée au cours de ces premières heures de mise à l'épreuve.

Telles étaient les pensées d'Annette tandis qu'elle poussait un soupir de soulagement et qu'elle cherchait des yeux où elle allait s'installer. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle optât pour une table qui se trouvait près des baies vitrées, lorsque la voix d'un homme âgé l'interpella : « Vous êtes nouvelle ici, vous. Ça se voit. Vous êtes seule ? » Et sans même lui laisser le temps de répondre, l'homme qui l'avait apostrophée poursuivit : « Dans ce cas, venez prendre place à ma table... Enfin, si cela ne vous ennuie pas de déjeuner dehors ». Annette rougit à cette dernière phrase. Oui, cela l'intriguait un peu de prendre son repas en plein air. Cela ne se faisait plus guère, à cause du climat tout d'abord, si froid en hiver et si chaud en été, ensuite parce qu'une indicible peur s'emparait d'elle à l'évocation de cette idée. On l'avait tant mise en garde contre toutes les pollutions ambiantes, on l'avait tant rassurée avec ces filtres de particules installés désormais dans chaque climatiseur de chaque maison, qu'aller déjeuner à l'extérieur était pour elle une sorte d'aventure risquée et inutilement dangereuse. Malgré tout cela, Annette ne refusa pas la proposition qui lui fut faite sur un ton amical.

Le visage de l'homme était étonnement marqué de rides profondes et sa peau épaisse lui donnait un air rugueux. Annette songea que même les personnes âgées de quatre-vingts ans avaient les traits plus lisses que les siens. En dépit de ces stries, il en émanait une jovialité que nul autre ici n'arborait. Sa voix était plus qu'agréable, elle était rassurante. Toute la simplicité et la bonté de cet inconnu transparaissaient dans son timbre posé et calme.

En quelques minutes, Annette se sentit pleine de cette confiance nécessaire au dialogue et à la confiance. Il lui dit tout d'abord en quoi consistait son

travail – alors qu'à son âge, on ne se targue pas spontanément d'être un agent de propreté auprès d'une séduisante jeune fille -, depuis combien d'années il était dans ce respectable – le mot avait dans sa bouche un sens ironique – établissement. Enfin, il poursuivit en racontant comment il avait jusqu'ici conduit sa vie en marge des nouvelles règles en vigueur depuis les accidents de climats qui s'étaient produits peu avant qu'Annette naquît. Pleine de candeur et de naïveté, elle apprit que survivaient quelques irréductibles qui cultivaient des légumes dans leur propre jardin et cela lui causa une frayeur en pensant aux dangers encourus et dont chacun pourtant était largement prévenu.

Après qu'il eut gagné sa confiance, Antoine laissa s'installer un silence pour qu'Annette puisse à son tour parler. Elle venait de terminer son unique année de préparation au métier et avait immédiatement trouvé ce travail qui avait commencé ce matin même par la distribution des traitements. Antoine acquiesçait sans rien dire, ne voulant pas la brusquer par d'impatientes et inutiles questions. Elle s'abandonna à lui parler de son existence comme elle ne l'avait jamais fait avec les gens de sa génération et ne s'étonna même pas de cette naturelle et improbable complicité. Les regards d'Antoine mêlés de sourires emprunts de compréhension lui procuraient une étrange impression de quiétude qu'elle n'avait jamais ressentie avec les camarades de son âge qui pourtant, auraient dû la comprendre davantage que ce vieil homme.

Après qu'elle se fut assez dévoilée, Annette fut prise d'un irrésistible et soudain désir de connaître les petits et grands secrets de la maison. Antoine devait certainement tout connaître de l'établissement, ce qu'il fallait faire ou pas, des anecdotes, le caractère de son référent. De la même façon qu'elle s'était racontée, elle se mit à le questionner comme on peut demander à un ami tout ce qu'il possède sans craindre qu'il ne nous refuse rien. Comme des archives sur lesquelles on pouvait librement poser ses yeux, Antoine brossa le portrait de monsieur Humier ainsi que d'autres personnes plus importantes que lui ici. Comme il le disait, il n'y avait rien qui fut intéressant dans les descriptions pourtant fidèles et objectives qu'il en avait faites. Comme le monde d'aujourd'hui, les gens tendaient à l'uniformisation et rien de ce qu'il n'avait pu exprimer n'aiderait vraiment Annette sinon cette phrase sibylline : « Aujourd'hui petite, et bien plus encore que dans le passé, pour réussir, il faut ressembler ».

Annette écoutait avidement les propos d'Antoine qui avaient dérivé sur des considérations sur les êtres humains et l'époque, incompréhensible pour lui,

dans laquelle ils vivaient, lorsque le nom d'Esther Farambole lui revint en mémoire. L'écran bleuté se superposa nettement sur le visage d'Antoine et cette énigme lui brûla tout à coup la langue. Peut-être ce vieil homme savait-il quelque chose ? Il avait pu, improbablement, avoir assisté à son établissement dans ce lieu et même, pourquoi pas, l'avoir croisée du regard ou bien, suprême supposition, lui avoir parlé. Très vite, ces insinuations relayées par des hypothèses plus ou moins extravagantes obscurcirent les propos d'Antoine qui ne formaient plus qu'une logorrhée.

À présent, les lèvres d'Antoine se mouvaient mais ne produisaient plus le moindre son. Cerné d'insupportables supputations, l'esprit d'Annette n'avait plus qu'une issue pour se délier de cet inextricable écheveau d'interrogations : questionner le vieil homme. Elle devait simplement se montrer assez patiente pour ne pas l'interrompre et redoubla d'attention : il fallait profiter de la première pause qu'il ferait mais, ravi d'avoir un nouvel auditoire, Antoine déversait sur elle son discours nostalgique sur le passé, selon lui tellement meilleur que le présent, et ne croisait guère les yeux de la jeune femme devenue impatiente de parler.

Après un temps dont chaque seconde avait paru une minute de souffrance à son interlocutrice, Antoine se tut finalement. Sa gorge asséchée par son monologue lui réclamait un répit et ce fut pendant qu'il se désaltérait d'un verre d'eau aseptisée qu'elle lâcha ses mots trop longtemps contenus :

« Pardonnez-moi de vous interrompre et même de changer de sujet mais avez-vous déjà entendu parler de madame Farambole, Esther Farambole ? C'est une patiente qui... »

Mais avant qu'elle n'eût terminé sa phrase, le vieil employé l'interrompit d'une voix soudainement devenue triste :

- Esther Farambole, chambre 0105, arrivée ici voici près de vingt-deux ans...
- Vous la connaissez ? Demanda la jeune femme avec une inquiétude soudaine lorsqu'elle vit le visage jovial de son commensal s'assombrir avec tant de soudaineté.
- Si je la connais... Antoine resta silencieux comme s'il replongeait dans d'anciennes et douloureuses pensées de façon forcée. La question l'avait embarrassé au point d'effacer toute la bonne humeur qui s'était installée entre eux jusqu'alors. Péniblement, il releva les yeux qu'il avait instinctivement baissés et jeta un regard interrogatif et presque plaintif à

Annette. Oui, mademoiselle, poursuivit-il sans se rappeler qu'il la tutoyait. Je ne la connais que trop bien. Le vieil homme avait prononcé ces mots comme si une profonde intimité dans un passé oblitéré par quelque événement dramatique avait un jour existé entre lui et cette femme.

- Pardon Antoine. Je me rends compte que ma question vous dérange. Je n'aurais peut-être pas dû la poser.
- Ce n'est rien petite, ce n'est rien. Cela fait si longtemps que je ne l'ai pas vue. Je croyais que j'avais oublié jusqu'à sa présence ici et il a suffi que tu évoques son nom pour que tout me revienne brutalement. Ne t'inquiète pas pour moi, je ne la connaissais que si peu après tout... Ce n'est que par le plus grand hasard si je suis entré dans son histoire qui ne me concerne en rien et pourtant... Antoine s'interrompit à mesure que ses souvenirs se rappelaient à sa mémoire. Il revit ces jours où il allait lui rendre visite presque clandestinement et la trouvait toujours assise dans une position identique : tournée vers la fenêtre, les yeux perdus dans les hauteurs du ciel. À cette période, elle prononçait invariablement les mêmes mots, quelle que fût la question qu'on lui posait, et à lui aussi elle ne pouvait dire que cela : « aujourd'hui, c'est aujourd'hui que je l'aime ». Qui aimait-elle ? Quel traumatisme si grand avait éradiqué son vocabulaire au point qu'elle ne pouvait plus qu'employer un ton fervent qui résonnait pratiquement comme une incantation ? Nul ne parvint à le savoir. Était-ce même un être humain qui se condensait dans ce pronom ? C'était l'époque où l'informatique commençait à remplacer les médecins. Elle fut auscultée par autant de spécialistes que d'ordinateurs mais, ni les uns ni les autres ne trouvèrent la cause de son mal. Elle fut considérée comme une énigme à résoudre, un cas dont pourraient triompher les machines et qui prouverait leur supériorité sur la médecine traditionnelle. Il fut donc décidé qu'on la garderait ici afin qu'elle serve d'étalon pour ces nouvelles technologies. La guérir pour elle-même avait moins d'importance que la victoire prévue et espérée de l'intelligence artificielle sur l'esprit humain. De nouveau, Antoine se tut tandis qu'il jouait machinalement avec sa cuillère comme pour remuer les souvenirs qui formaient dans son âme une vase pareille à celle d'un étang jamais curé. Des couches successives de réminiscence y reposaient dans un calme apparent mais il avait suffi d'une innocente question pour que l'eau claire qui les recouvrait se troublât, prît un air verdâtre et inquiétant, presque délétère.
- Mais alors... Osa Annette. Comment se fait-il que vous lui ayez rendu visite à plusieurs reprises, vous qui... La jeune fille s'interrompit comme si elle s'était tout à coup trouvée devant un interdit.
- Moi qui ne suis qu'un agent de nettoyage... Tu peux le dire, il n'y a rien



d'inconvenant, rien qui me blesse. Antoine inspira avec difficulté ; la tristesse lui comptait chaque centilitre d'air qu'il respirait. Je suis peut-être celui qui en sait le plus sur le passé de cette femme. Oui, davantage que leurs superbes ordinateurs ou que les plus diplômés de ces vieux médecins envoyés au rebut. Je ne connais pas tout de son histoire et je crois bien être le seul à qui elle se soit confiée mais on ne m'a jamais rien demandé.

Annette avait sur lui des yeux aussi admiratifs qu'incrédules. Que les machines aient un jour failli était déjà contraire à tout ce qu'elle avait appris, mais que par surcroît, elles se soient montrées moins habiles qu'un simple agent de maintenance à ausculter l'âme d'une patiente, relevait pour elle de l'impossibilité. Pourtant, elle sentait distinctement le dérangement et la sincérité du cœur de l'homme qui se trouvait face à elle. Ce qu'il disait n'était que vérité, son instinct le lui confirmait. « Veux-tu entendre cette histoire ? » reprit-il pour devancer l'ardent et visible désir de la jeune femme.

Un sourire tint lieu de réponse. Elle aurait probablement hésité encore quelques minutes mais elle le lui aurait forcément demandé. La porte fermée, la ligne sans le moindre comprimé avaient déjà excité sa curiosité. Cette rencontre fortuite l'avait plongée dans l'étonnement et la perplexité et toutes ses pensées tournaient autour de cette demande qu'elle cherchait toujours comment formuler. Une brise de soulagement, simple interlude dans son esprit à présent tempétueux, l'envahit pour un instant. L'homme étancha sa soif de quelques gorgées d'eau et entama son récit.

Le premier étage finissait d'être aménagé pour recevoir des patients qui s'agglutinaient, comme partout à cette époque, dans ces établissements psychiatriques. À peine créait-on un lit qu'il était le jour même occupé. C'étaient ces nouveaux temps, ce nouveau climat, cette nouvelle économie qui, sans doute, forçaient les gens à se réfugier dans ce qu'on croyait être la folie. Le travail ne manquait pas et les personnes comme Antoine trouvaient toujours un emploi. Les noms des malades étaient encore imprimés sur des étiquettes et cependant qu'il aseptisait le couloir, il avait vu celui d'Esther placardé sur la porte du 0105. Tout était propre, neuf et tandis qu'il éradiquait d'invisibles bactéries, un vieillard dont les luxueux vêtements annonçaient la respectabilité pénétra dans la chambre en tenant la main d'une belle quadragénaire sans regard. Un médecin le rassura une dernière fois en vantant les mérites du lieu, les techniques avant-gardistes qui, à coup sûr, viendraient bientôt à bout des troubles de sa fille. Malgré ces propos

apaisants, le dépit pesait bien plus que l'espoir promis dans le coeur du vieil homme. Il s'adressa à elle sur un ton grave et mélancolique. Sa voix chevrotante portait des mots ultimes comme ceux que l'on formule en guise d'adieux à quelqu'un que l'on aime. « Tu seras bien ici. C'est ce qu'il y a de mieux », répéta-t-il pour s'en convaincre lui-même. Esther entra dans la pièce comme un souffle sans poids. Si la vie habitait encore son corps, ce n'était plus que de la vie indolente et brisée de douleur. Cet être fantomatique ne s'animait même pas des tics ou des convulsions qu'Antoine avait observés chez les autres pensionnaires. Elle s'assit sur le lit, posa un regard absent sur son nouvel univers et ne soupira qu'intérieurement. S'il demeurait en elle des sentiments, de la raison ou simplement une naturelle envie de vivre, cela ne se remarquait pas. Une minute silencieuse les étrangla tous les deux puis, lorsque le vieil homme sentit ses larmes l'envahir, il prit congé d'elle et partit au côté du médecin qui le soutenait d'une main mercantile et vaguement empathique.

Esther était restée dans la même position sans s'essayer au plus petit mouvement. Il n'y avait sans doute plus le moindre influx pour gouverner son corps. Même ses yeux ne bougèrent pas lorsqu'Antoine passa devant elle pour les nécessités de son métier. Cette apathie ne lui était pas étrangère ; il l'avait maintes fois rencontrée dans d'autres chambres et elle ne lui inspirait plus aucune peur car c'était pour ainsi dire l'état normal des locataires. Au contraire, il préférait se trouver à côté de gens que toute raison semblait avoir définitivement quittés plutôt qu'en compagnie de diables dont tout ce qui leur restait d'esprit torturait leurs être en tous sens en les animant de manière erratique. La tranquillité et l'apaisement apparents de ces personnes lui convenaient davantage que les soubresauts de cerveaux défaillants qui ne s'en prenaient plus, faute de mieux, qu'à leur propre corps. Lorsqu'Antoine partit, Esther ne s'en aperçut pas.

Esther était arrivée depuis plus de six mois sans qu'aucun progrès ne fût accompli, ni qu'aucune amélioration ne fût constatée. Sa vie ne pesait rien, ni sur elle, ni sur personne. Le vieil homme n'était jamais revenu la voir et payait seulement avec une extrême régularité sa pension, comme si c'était la dernière chose qu'il pouvait encore faire pour elle. Quelquefois, cela avait dû se produire à deux ou trois reprises, elle avait prononcé une phrase que les micros, toujours branchés dans chacune des chambres, avaient pu enregistrer. Il avait fallu l'amplifier tant elle sortait péniblement de son être absent mais enfin, la bienveillante et bienfaitrice technologie avait pu la reconstituer pour la livrer à l'analyse des ordinateurs : « Aujourd'hui, c'est

aujourd'hui que je l'aime ». Nul ne l'avait entendue ni vue murmurer ces mots, comme s'ils n'étaient destinés à personne et que leur inutilité leur commandait de rester secrets.

Pour le confort des patients, mais aussi pour éviter au personnel tout contact avec eux, il était commun de désinfecter les chambres durant leur sommeil. Au petit matin d'un jour de printemps et malgré les molécules de sommeil qu'on lui administrait, Esther s'éveilla à demi tandis que, profitant sans doute d'un peu de temps d'avance sur son horaire, Antoine entrebâillait la fenêtre de sa chambre. Les charmes vêtus de leurs jeunes feuilles se découpaient du ciel avec hésitation, la rosée se tenait prête à parer la pelouse de ses perles argentées cependant que quelques oiseaux s'égayaient déjà. Le regard d'Antoine s'était fixé sur les hautes branches qui, de minute en minute, s'affranchissaient de l'obscurité. Il n'aimait rien tant que ce moment de la journée qui offre au spectateur attentif un paysage différent à chaque instant. Embrassé complètement par la nature, il ne s'aperçut pas que les yeux d'Esther, tournés vers lui, s'imprégnaient de sa silhouette comme il le faisait des arbres. Une parole murmurée, tout juste audible, se tendit vers lui comme un fil d'espérance. Une apparition de la vierge à une âme pieuse n'eût pas produit un sentiment plus extatique que celui qui enveloppa Esther ; celui d'une joie incrédule, d'une foi nouvelle dans la vie qui lui avait tout arraché et dont elle n'attendait plus rien.

« C'est toi ? Tu es revenu ? Oh ! Mon chéri ! Mon chéri ! »

Esther s'adressait à une silhouette indistincte dont elle dessinait les contours d'après d'anciens souvenirs et faisait coïncider l'ombre qu'elle percevait avec des images invisibles logées au fond d'elle-même. Que déformait-elle ? Sa propre vision ou bien ses réminiscences qui tout à coup affluaient ? Esther ne pensait pas ; tout juste s'émerveillait-elle de ce qu'elle voyait. Elle ne rêvait pas, elle en était sûre et cependant, ce qui lui restait de raison lui commanda de ne pas s'emporter, de ne plus bercer son cœur d'espoirs voués à une déception certaine et lui rappela cruellement qu'il ne reviendrait plus. Qui d'autre que lui pourtant, pouvait se tenir dans l'embrasement de la fenêtre de sa chambre puisque jamais elle n'avait reçu la moindre visite ?

Emmêlées dans une dérangeante confusion, les pensées d'Esther étaient comme de solides liens qui contraignaient son corps et son âme. Elle ouvrit les yeux plus grands, bouscula son être vers l'éveil et toussota pour s'éclaircir la voix. Elle voulut lui parler, l'appeler par son prénom, le supplier de

s'approcher d'elle et réclamer le contact de sa peau, mais ses paroles ne trouvèrent pas d'écho et il lui sembla soudain que, comme souvent dans les songes, des images muettes lui parvenaient. Même ses propres mots, elle ne les entendit pas ; ils résonnaient encore dans son esprit mais n'avaient pas tinté à ses oreilles habituées aux interminables silences qui meublaient ses journées. Il était là, presque à portée de sa main, et pourtant ses suppliques ne lui arrivaient pas. Comme la pluie succède à la lumière vive du soleil dans les mois printaniers, son caractère, pour la première fois redevenu joyeux depuis un temps dont elle ne conservait pas le souvenir, s'assombrit jusqu'aux larmes. Sa vue se troubla, augmentant ainsi l'irréalité de l'image de son amour disparu. L'ombre floue restait là, devant elle, immobile et impassible à ses mots susurrés. L'obscurité et les larmes s'étaient perfidement alliées pour la laisser croire que ce fantôme lui faisait face, et de ses yeux invisibles la dévisageait d'un air de vengeance satisfaite. Elle était réduite à imaginer ce que l'absence de lumière lui refusait : ces deux yeux autrefois tant chéris, déversant sur elle un flot puissant de remords et de peine mêlés d'un triste contentement.

« Julien ! » Tenta-t-elle une dernière fois en jetant dans sa voix les faibles forces que son corps endolori par le chagrin ne conservait plus depuis longtemps. Le cri d'Esther avait fait sursauter Antoine qui, enchanté par le spectacle du dehors, n'avait pas prêté attention aux premiers mots de la patiente. Il la croyait profondément endormie, et qu'elle fût en réalité éveillée le fit bondir de stupéfaction. Il ne voulait lui parler à aucun prix, c'était formellement interdit, et même un homme libre comme lui devait s'y refuser. Aussi, d'un geste preste, il referma la fenêtre, rassembla son matériel et quitta la pièce rempli d'effroi.

Sa vie tranquille et marginale ne lui avait pas donné d'aussi désagréable moment depuis un temps infini. Le coeur battant, il s'adossa au mur dans l'espoir vain de retrouver calme et contenance tout en s'appliquant, à la grâce d'une salutaire lueur de lucidité, à ne pas être vu ainsi par les caméras postées aux extrémités du couloir. Il haletait comme un coureur effréné et hors d'haleine, lorsqu'au travers de la porte, une terrible supplique lui parvint « Reviens Julien ! Je t'en supplie, reviens ! Je te demande pardon ». Les cris de la malheureuse le glacèrent jusqu'au plus profond et lui procurèrent même d'insupportables frissons qu'il n'avait connus que dans sa prime enfance, alors que la fièvre n'avait pas encore été éradiquée.

Épuisé par le poids de ces souvenirs revenus subitement à sa mémoire,

Antoine passa sa main sur sa joue puis la fit glisser jusqu'à sa tempe pour en essuyer d'inexistantes gouttelettes de sueur. Accablé de pensées sombres et abattu par cette ancienne détresse qu'il n'avait pas voulu entendre, il jeta un regard plaintif et presque animal en direction de la jeune femme. À présent, il lui semblait qu'une source bouillonnante et inquiétante sourdait en lui ; puissante et tumultueuse, elle ébranlait son corps de convulsions désordonnées et erratiques qui ressemblaient aux premières secousses d'un tremblement de terre. Dans le plus grand désordre, un second, un troisième et bientôt une dizaine de souvenirs se précipitaient de son âme incapable d'oubli jusqu'à ses lèvres qui, comme pour un entraînement, remuaient sans formuler la moindre parole. Antoine cherchait comment poursuivre le récit de ces pénibles réminiscences, appelait au secours le fil du temps passé qui, loin de lui offrir une tranquillisante linéarité, paraissait au contraire se plaire à former d'inextricables noeuds, à mélanger ses mois, ses jours, comme s'ils n'étaient que les éléments d'un jeu de carte qu'un habile croupier confondait sans cesse. De nouveau, et après avoir pris plusieurs longues inspirations, il avala une gorgée d'eau et continua son histoire.

Même après avoir désinfecté les autres chambres de l'étage, la peur que lui avait inspirée la folie d'Esther demeurait fichée dans son ventre. Sa gorge restait nouée et ses jambes ne le portaient que contraintes, toutes forces leur faisant défaut. Le jour eut beau s'écouler, les mots de cette inquiétante pensionnaire battaient toujours ses oreilles, obsédaient son esprit et perturbaient jusqu'aux battements de son coeur. Il passa une mauvaise nuit, peuplée de rêves étranges et dérangeants où le pépiement des oiseaux se changeait soudain en une lourde et sombre plainte venue de la forêt ténébreuse. Le soleil, qui était sur le point de se lever, rebroussait subitement chemin et l'obscurité s'abattait de nouveau sur les feuillages qui n'avaient plus la moindre beauté mais qui au contraire, faisaient penser à une armée de soldats hirsutes et sales. Comme il fut content d'ouvrir les yeux ce lendemain et de s'apercevoir que tout ceci n'avait été que le jeu torturé de son esprit !

Dans les jours qui suivirent l'incident, il se voulut précautionneux et décida, contrairement à toute logique topographique, de commencer par le lieu où avaient résonné ces plaintes. C'était facilement une demi-heure plus tôt qu'à la normale et cela diminuait les chances que la malheureuse fut éveillée. Il ne se permettrait plus non plus la moindre flânerie, au moins à cet étage, et nettoierait la pièce au plus vite. Paré de ces résolutions, Antoine n'en sentait pas moins les palpitations chaotiques de son coeur chaque fois qu'il entrait dans la chambre numéro 0105. À mesure que le temps passait, la tension se

faisait moins grande et, après une dizaine de jours, toute crainte ayant disparu, il reprit le cycle normal de son travail. Lorsqu'il visita de nouveau Esther, les cimes ciselaient nettement le ciel dans l'aube naissante car, immuablement depuis les premiers temps, les jours du printemps gagnaient quelques minutes sur la nuit.

La pièce était comme une boîte pleine de silence et ses pas, qu'il s'appliquait à rendre aussi légers que possible, le brisaient tout juste par d'imperceptibles crissements. La fois précédente, il était parti en fuyant le regard de la pensionnaire mais à présent, il chercha au contraire à percer l'obscurité pour s'assurer de son sommeil. Un drap fin la recouvrait jusqu'au menton et la blancheur du linge lui permettait de deviner les contours de son corps paisiblement étendu. Une partie de son visage était masqué par sa chevelure désordonnée et ce qu'il en vit le rassura plutôt car Esther semblait lourdement endormie. Aucun tourment n'accablait les traits de la patiente dont il se dégageait même une forme de félicité extérieure. Peut-être, au moins, connaissait-elle quelquefois de beaux rêves, et pourquoi pas ce matin-là.

Avec une relative confiance, Antoine pénétra tout d'abord dans la petite salle de bain, éradiqua d'improbables germes puis s'approcha du lit. Une légère appréhension s'empara de lui puis, voyant que la femme endormie ne faisait pas le moindre mouvement, il continua son ouvrage avec une tranquillité plus assurée. Après quelques minutes, il se retrouva près de la fenêtre, nettoya le sol puis, comme si l'aube elle-même l'interpellait, il ne put réprimer un regard vers l'extérieur. Comme la fois précédente et en dépit de sa volonté de ne pas s'attarder, le doux balancement des feuillages attira son attention jusqu'à lui faire oublier la prudence à laquelle il n'avait jusqu'ici cessé de songer. Le calme, la paix et la sérénité de la nature en train de s'ouvrir sous ses yeux s'emparèrent à nouveau de ses sens et semblaient lui commander de communier complètement avec elle. Dans une pensée engourdie, presque indicible, il ne put se retenir d'entrebâiller la fenêtre, négligeant cette fois toutes les précautions qu'il avait prises, et s'abandonna à sentir le parfum de l'herbe humide et écouter les bruissements mélangés de la faune qui s'éveillait. Une seconde fois, la contemplation l'emportait au dehors, l'extrayait du bâtiment, de la modernité et même, pour ainsi dire, de sa condition d'homme. Durant de longues minutes, son esprit vagabonda de souvenirs en idées imprécises et goûta surtout le plaisir de se laisser imprégner d'un spectacle que l'on appréciait plus. Antoine s'était transporté et il lui semblait que les oiseaux s'adressaient à lui et que, par quelque

incroyable prodige, il entendait leur langage.

Le temps s'effaçait, la musique berçait ses oreilles lorsque, de façon tout à fait inattendue, des paroles humaines vinrent briser cette harmonieuse mélodie. « Julien ! Julien ! C'est bien toi ? Je t'en supplie, ne pars pas. Ne m'abandonne pas ! Je ne recommence plus. Je fais ce que tu veux. » Au simple écho de ce prénom, Antoine se trouva pétrifié, saisi de peur et soudain plein de colère contre lui-même. Que lui avait-il pris ? La première fois ne lui avait donc pas suffi ? Pourquoi s'était-il de nouveau laissé aller à contempler le parc depuis cette fenêtre et non d'une des innombrables autres à sa disposition ? Ces questions sans réponses l'accablèrent et furent bientôt suivies d'autres interrogations. Qu'allait-il faire à présent ? Trouverait-il le lâche courage de fuir, comme il l'avait fait quelques jours plus tôt ? Ce fut sa volonté mais cette fois-ci la douleur contenue dans les cris de la malheureuse était si vive qu'elle avait percé son coeur, entamé sa détermination au point d'oblitérer ses forces. Si ses jambes le portaient encore, c'était seulement parce qu'il avait trouvé appui contre le mur. Le désarroi de la pensionnaire l'avait saisi à la gorge comme la corde l'aurait fait d'un pendu qui, si elle lui laissait assez d'espace pour respirer, il ne pouvait s'en défaire, chacun de ses mouvements provoquant un resserrement implacable.

« Julien, ne pars plus ! Je te demande pardon » clama-t-elle une nouvelle fois, acculant davantage son visiteur interdit. Partir, c'était tout ce qui l'intéressait mais une force qui dépassait sa propre volonté l'en empêchait. « J'ai tort, j'ai tort ! Je le sais à présent. Je le sais. Il faut me pardonner. Je n'aime que toi. C'est par amour, par amour... » Privée de ressort, la voix se tut brusquement ; les derniers mots n'avaient franchi les lèvres d'Esther que péniblement. L'un et l'autre restèrent silencieux un moment dont aucun ne pouvait définir les contours, lui, cherchant dans son corps l'énergie qui lui permettrait de fuir, elle, se jetant comme dans un puits, dans son passé le plus sombre. Un esprit dérangé et un être contrit se faisaient face dans une impossible rencontre. Dans les pensées torturées de la patiente, la silhouette de l'homme se confondait avec celle de celui qu'elle aimait. Elle avait tissé autour de lui de solides liens faits de souffrance et de remords qui interdisaient à Antoine toute échappée.

- Vous vous trompez, Madame, je... Je. Bredouilla-t-il en oubliant l'interdit.
- Ne pars plus. Ne me laisse pas. Tu as raison, je me trompe. Je ne te demande plus rien. Je n'exige plus rien. Je veux seulement te garder. Pardonne-moi.

- Il... Il faut que j'y aille. Je ne peux pas vous parler. C'est... Impossible.

Miraculeusement, ces mots péremptoires et définitifs le libérèrent de son tourment. Le règlement lui revint à l'esprit et légitima sa fuite. Les solides entraves qui l'enserraient l'instant d'avant venaient de choir à ses pieds. En une fraction de seconde, ses forces rejaillirent et, d'un pas hâtif et cependant incertain, il se précipita vers la porte libératrice. « Non, je t'en supplie, non ! », hurla Esther soudainement enragée. Mais, sans pitié apparente, il poursuivit son mouvement et alors qu'il avait atteint le seuil, il lui jeta un ultime regard tandis qu'elle lui adressait une dernière supplique : « Reviens me voir au moins. Reviens. Je n'ai que toi. Que toi. »

Antoine ne savait pas pourquoi cette femme lui faisait si peur car, après tout, il ne s'agissait que d'une patiente qui le prenait pour celui qu'elle aimait et pourtant, cette idée le terrorisait. Dans le même temps, et tandis qu'il l'entendait à présent gémir, son cœur lui interdisait de se montrer cruel avec cet être dont la raison avait peut-être vacillé. Alors qu'il avait tant peiné pour quitter la chambre, il se retrouva de nouveau adossé à la porte sans pouvoir s'en éloigner, comme si le destin lui imposait une funeste répétition de la pièce qu'il avait à jouer sur le théâtre des hommes. Comme la fois précédente, il fut saisi par l'effroi et ce n'étaient plus des pensées qui traversaient son esprit mais seulement une succession de sentiments pesants et désagréables. L'image du visage d'abord calme de cette femme lui revint ; son sommeil semblait la protéger de sa propre existence et surtout, il l'avait compris, de son probable lourd passé. Puis vinrent ces mots, ceux qui lui étaient par une sorte de procuration ambiguë, destinés. Quel était donc le douloureux remord que portait Esther ? Antoine s'apaisa peu à peu malgré les pleurs qui continuaient de l'autre côté de la porte et, à mesure qu'il retrouvait un peu de sérénité, l'empathie et la compassion regagnaient son cœur. Un instant, il songea à revenir sur ses pas pour la rassurer et se sentait presque le courage de jouer la comédie, de lui laisser croire que ce corps qu'elle voyait dans l'obscurité était bien celui de ce Julien tant aimé. Sa main se porta même sur la poignée mais son élan retomba aussitôt lorsqu'il s'imagina usurper les souvenirs de la pauvre femme qui geignait tout près de lui.

Au cours de cette journée, Antoine ne cessa de penser à l'incident qui était survenu plus tôt dans la matinée. Il en repensa chaque instant, s'efforça de s'en remémorer chaque détail et surtout, se répéta chacune de ses paroles, quelquefois silencieusement et d'autres fois en s'imposant le ton qui avait été celui de la patiente éveillée. Antoine s'interrogea aussi longuement sur ces



faits hasardeux qui avaient permis cette douloureuse rencontre. Tant d'événements, en apparence anodins, avaient dû survenir dans une séquence savamment ordonnée par quelque main supérieure à la volonté des hommes, pour qu'il habite, aux yeux de la malheureuse, la silhouette d'un être dont il ne restait peut-être plus qu'un souvenir. Par quel inquiétant prodige lui ressemblait-il autant pour que, par deux fois déjà, Esther se méprit au point de lui ouvrir son coeur blessé ? Il se demanda quelle raison il pouvait y avoir à l'improbable croisement de leurs destinées et songea à leurs vies menées parallèlement dans une réciproque ignorance.

À mesure qu'Antoine s'étourdissait de questions, sa curiosité se faisait plus grande et il conclut finalement que les réponses qu'il n'avait pas lui seraient possiblement dévoilées dans les mots d'Esther. Si elle n'était pas folle, si son mutisme n'était que l'ultime carapace qu'elle conservait encore contre un destin qui l'avait trop durement rudoyée, elle avait plus que sûrement un récit cohérent à donner de son histoire. Ce raisonnement si simple et si logique l'emplit de joie car, au fond de son coeur, il songea que les événements qui avaient précipité Esther ici n'étaient sans doute pas irréversibles et que, en dépit des théories actuelles, la laisser parler lui serait peut-être bénéfique. Alors, comme un soleil radieux de fin de journée qui fait oublier le ciel tourmenté, un sourire éclaira son visage lorsqu'il prit comme résolution de ne plus s'enfuir et d'écouter l'infortunée jusqu'à ce qu'elle lui ait tout livré de son passé.

C'était presque devenu un rituel. Antoine entra silencieusement dans la chambre 0105, s'affairait à son travail puis posait son regard sur les cimes qui cisailaient l'azur de leurs feuillages après avoir entrouvert la fenêtre. Invariablement, Esther s'éveillerait après quelques minutes mais cela n'était plus une source de peur ni d'inquiétude. Il n'y pensait d'ailleurs pas et regardait simplement ce délicieux et naturel spectacle qui embellissait sa journée. Il savait que ce moment inéluctable adviendrait et qu'il allait devenir Julien. Même ses scrupules quant à cette usurpation avaient disparu ; il avait le sentiment d'aider Esther et c'était pour lui une reconfortante motivation.

Au fil des jours et des mois, Antoine recueillit l'histoire de *sa* patiente, non pas dévoilée comme à une personne qui en ignore tout mais dite à son principal protagoniste – celui qui devait l'épouser – et par fragments qu'il fallait reconstituer. Un jour, elle lui narra le moment de leur première rencontre : « Te souviens-tu de la première fois où nous nous rencontrons ? C'est dans le parc de la Bâtie », une autre fois ce fut pour lui rappeler les

bouquets de fleurs qu'elle composait pour lui. Aux questions d'Esther, Antoine se contentait d'un regard silencieux, le plus souvent agrémenté d'un sourire car il ne voulait pas la tromper activement en lui racontant des fariboles. Entrer dans la peau de cet homme était déjà une assez grande tromperie qui pesait sur sa probité. Rapidement, il découvrit en elle le ressort cassé qui n'était plus capable d'animer son existence. Ce que les merveilleux ordinateurs ne décelaient pas, il l'avait saisi dès les premiers mots qu'elle lui avait adressés. Ce qui avait causé sa perte n'était ni un événement, ni un être humain, ni un quelconque revers de fortune et sa simple façon de s'exprimer trahissait le malheur de sa vie. Esther n'employait pour parler qu'un seul temps, celui du présent. Ni le futur, ni le passé n'existaient plus dans sa bouche. L'avenir n'avait pas de sens et les jours révolus étaient chargés d'un poids qu'elle ne pouvait porter.

Esther et Julien firent connaissance le jour de leur trentième anniversaire. Par une coïncidence étonnante, la vie leur avait été donnée le même jour, celui où commence l'été. Ils passaient tous deux des vacances au bord de l'Atlantique solitairement. Ni l'un, ni l'autre n'avaient prévu de prendre leurs congés en Vendée et ce ne fut que par une série d'événements improbables qu'ils s'y rencontrèrent pourtant. Antoine en avait oublié le fil car Esther, dans ses récits désordonnés, lui avait livré jusqu'aux plus petits détails de son existence heureuse et oblitérée. Il se souvenait cependant combien il fut ému par leur amour naissant. Jamais, il n'eut l'aussi nette impression que deux êtres devaient se trouver réunis par leurs sentiments, leurs caractères et leurs destins. Il n'y eut pas une fois où Esther ne mentionna une ressemblance ou une similitude. Le jour de leur naissance en était une mais la liste semblait infinie. Ils naquirent le jour où commence l'été, saison pour laquelle, selon leurs propres mots exprimés de la même façon, ils s'étaient inventé un lien de parenté. Esther et Julien étaient tous deux gauchers, aimaient les mêmes couleurs, la même musique et connaissaient par coeur d'anciens films français tombés dans le plus complet oubli. Lorsqu'ils se parlaient, les mêmes mots sortaient de leurs bouches et ils ne pouvaient compter le nombre de fois où ils songeaient simultanément à la même chose. Ils partageaient une admiration sans bornes pour le bleu du ciel, la fougue de l'océan et la force tranquille de la marée montante.

Persuadée de s'adresser à son amour qu'elle croyait perdu, Esther ne percevait pas la gêne d'Antoine lorsqu'elle évoquait les mille jeux amoureux qui comblaient leurs désirs. La communion de leurs corps ne leur suffisait point et ils y avaient ajouté celle de leurs esprits. Pour eux seuls, ils avaient

bâti un code, inventé des expressions et utilisaient un langage qu'ils réservaient à leurs ébats.

Chaque jour qu'ils passaient ensemble leur semblait accroître un invisible capital, celui d'un bonheur qu'ils se plaisaient à accumuler insoucieusement. Bien qu'ils en eussent déjà tant, la découverte d'un nouveau trait commun les ravissait toujours. Il existait même un carnet qu'ils tenaient à jour pour les consigner avec méticulosité et dont ils se repaissaient parfois de sa simple lecture. Dans un bien-être confiant, ils regardaient filer le temps devenu pour eux le chemin qu'ils empruntaient en flânant, main dans la main et dans un optimisme et une légèreté dont chacun s'étonnait, tant cela ne s'accordait pas avec les valeurs alors en vigueur.

Renonçant à dresser l'inventaire amoureux d'Esther et Julien, Antoine résuma finalement leur existence en disant que le ciel leur avait été clément en ne les faisant point trop attendre pour se rencontrer. Le ton qu'il employait était empreint de la marque de leur bonheur dont il n'avait eu connaissance que par ouï-dire et pourtant, de temps à autre, sa voix se brisait presque, comme si par une inéluctable et tragique anticipation, elle portait déjà en elle l'annonciation du malheur. À mesure que son récit avançait, des interruptions chaque fois plus nettes ponctuaient ses mots jusqu'à ce qu'il marquât un profond et inquiétant silence.

Durant de longues semaines, Esther n'avait fait revivre à ses oreilles que les moments idylliques de sa passion et avait pris plaisir à se les remémorer en compagnie de Julien qui, croyait-elle, l'avait pardonnée au point de venir la retrouver. Abusée par sa folie, elle avait définitivement modelé le corps d'Antoine à l'image de son amour perdu. Bien qu'elle n'employât jamais que le présent, son élocution ne souffrait plus des erratiques saccades qui émaillaient ses phrases aux premiers temps. Son amour reconquis, même s'il ne lui rendait visite qu'au petit matin, lui rendit le goût de prononcer et de marier les mots de jolie façon et souvent de manière atypique. Elle retrouva le vocabulaire qu'eux seuls utilisaient, marquait d'une intonation particulière une expression qui leur appartenait, c'était ainsi qu'elle adressait à son visiteur matutinal des clins d'oeil oraux. En une saison – ce fut l'estimation qu'Antoine en fit à Annette – l'humeur de la patiente du 0105 s'améliora au point qu'elle recommença à parler avec les infirmiers et les médecins, même si c'était toujours au moyen de courtes phrases conjuguées au présent. Néanmoins, aucun de ces changements ne fut remarqué par les machines qui continuaient de mesurer un état complètement stationnaire. À cette période,

Antoine ne savait rien d'autre que ce que lui disait cette femme à qui il prodiguait les meilleurs soins et ce ne fut que bien après qu'il apprit la perplexité du corps médical face au cas sans précédent de cette patiente.

Un jour de septembre pourtant – il précisa à Annette qu'il ne l'oublierait jamais et qu'il s'agissait du premier jour de l'automne – Antoine vécut l'une de ses heures les plus terribles. Ses visites n'avaient jamais dépassé un quart d'heure mais au matin de ce vingt et un septembre, il ne sortit qu'une bonne heure plus tard, chancelant et les yeux inondés.

« C'était au soir d'une belle journée, l'un et l'autre avaient quitté leur travail de bonne heure pour se retrouver, vivre leur amour, seule chose qui valait dans leur impénétrable monde. Occupés à nourrir leur idylle, ils n'avaient jamais évoqué leur passé respectif. Aucune question ne les avait jamais taraudés, il n'y avait en eux aucune volonté de savoir, car tout ce qui était antérieur à leurs trente ans était plus oblitéré encore que la plus ancienne histoire de France. Esther ne se souvenait pas des circonstances mais ce soir-là, Dieu sait comment, il fut question de leur ancienne vie sentimentale. Elle n'a absolument rien dit sur elle et m'a seulement relaté ce qui le concernait lui. »

Annette prit presque peur lorsqu'elle s'aperçut que les yeux d'Antoine demeuraient terriblement immobiles, comme si les images de ce qu'il racontait se projetaient sur la table qu'il fixait. La gorge à présent nouée et le corps raidi, il poursuivit cependant son récit aux prix d'efforts visibles et douloureux.

« Julien avait dix-neuf ans lorsqu'il rencontra celle qui était pour lui la femme avec laquelle il désirait passer sa vie. Elle en avait trente et tout ce qu'Esther put me préciser est qu'elle possédait un charisme inégalable. Sans doute Julien n'avait-il pas voulu trop en dire sur elle pour ne pas rendre Esther jalouse ; lui avouer qu'il avait juré de n'aimer qu'elle était déjà beaucoup. Effectivement, Esther fut piquée et réclama d'en savoir davantage sur cette ancienne rivale, oubliant que cette dernière avait forcément perdu Julien puisqu'à présent, il partageait sa vie. Le jeune homme résista, rechigna à mettre d'inutiles mots sur un passé oblitéré dont il ne pourrait rien sortir de bon mais la malheureuse s'acharna sur lui comme l'Inquisition sur un mécréant. Chaque fois qu'il répondait, une autre question fusait et s'il n'était pas assez précis, elle en décochait de nouvelles, plus acérées dont on aurait dit qu'elles étaient faites pour blesser. Et Julien céda à ses cruelles

adjurations, énuméra les qualités qu'elle avait et qu'Esther ne possédait pas, raconta leurs jeux amoureux, bref tout ce qui les avait unis. À mesure que l'interrogatoire avançait, ils étaient toujours plus tristes et Julien eut beau la supplier d'arrêter, elle lui imposait sans cesse de nouveaux tourments qui allaient devenir les siens sitôt qu'il aurait satisfait à son indiscretion. Esther se trouva comme ces personnes masochistes qui, repues de douleur, exigent encore d'être frappées par leur maître.

Pendant combien de temps avait-elle pu accabler ce malheureux ? Je n'en sais rien mais c'est l'âme noire et en pleurant qu'ils rejoignirent leur chambre. Dès le lendemain et comme si un puissant venin avait envahi son corps, l'humeur d'Esther s'assombrit. Ses sourires étaient moins prononcés, ses phrases plus courtes, et Julien ne l'avait encore jamais entendu soupirer avant ce jour-là. Au début, il ne dit rien et crut que le temps ferait son office. Cette histoire ancienne n'avait plus d'importance et Esther s'en convaincrerait toute seule. Malheureusement, ni les semaines ni les mois ne vinrent à bout de son tragique ressentiment. Elle n'acceptait plus le moindre geste de tendresse de sa part sans songer qu'avec elle aussi, il avait dû être ainsi. Dans leurs embrassements, il lui semblait que ses lèvres portaient encore le goût de cette maîtresse d'antan et que dans ses yeux brillait toujours l'image d'un fantôme féminin.

Julien voulut la rassurer, lui jura qu'il s'était trompé et que c'était d'ailleurs lui qui l'avait quittée mais invariablement, dans les pensées d'Esther, les mains de cette rivale déchue se posaient sur celui qu'elle aimait et elle ne le supportait pas. Quoi qu'il pût dire ou faire, le désespoir que nourrissait cette inutile et dangereuse jalousie s'accroissait inéluctablement. Les mots rassurants, les promesses, les étreintes, rien n'y fit ; la jeune femme restait enchaînée à son malheur. Au bout de quelque temps, il renonça à la reconforter, croyant que cela ne servait à rien. Impuissant à délivrer celle qui lui donnait tant de bonheur, il la supplia encore de ne plus songer à son ancienne vie que comme à un apprentissage qu'il l'avait rendu comme il était, comme elle l'aimait. Mais que ces mains maudites aient pu façonner son Julien brisait son cœur de la plus atroce manière. Elle l'aurait voulu vierge ou au moins, comme elle, sans amour antérieur. Et ce fut au tour du jeune homme de s'assombrir et de chercher dans d'obscures pensées une issue improbable. La seule qui valut eût été de revenir en arrière, de ne point s'être laissé séduire par cette femme à laquelle il n'avait trouvé que des qualités. Mais ce qu'aurait voulu Esther ne se pouvait pas, aucun homme fortuné, aucun homme valeureux ne peut racheter ni rattraper son passé. Le passé, il

n'y avait plus que cela qui les obsédait tous les deux. S'aimaient-ils encore en ressassant d'inutiles souvenirs ? Chacun à leur façon, ils le maudissaient. Lui se reprochait d'avoir vécu ces moments qui le perdraient dix années plus tard, elle, que cette femme vive et existe ; qu'elle garde en elle le souvenir d'heures brûlantes passées avec celui qui formait son tout.

Finalement, Julien en fut acculé à commettre une folie. Puisque le passé ne pouvait pas être effacé, peut-être pouvait-il être tué. Oui, tu as bien entendu, petite ; tué ! Bien sûr, il ne dit rien de son criminel dessein à son infortunée compagne mais il projeta d'assassiner son premier amour. Cette femme qui lui avait beaucoup donné, qu'il avait sincèrement aimée et qui n'était plus qu'un souvenir devenu trop lourd, il comptait prendre sa vie ! Au petit matin d'un jour morne et semblable à cent autres qui l'avaient précédé, il quitta leur maison et lança du bout de son désespoir "Puisque cette femme est de trop, ce soir elle ne vivra plus. Je l'ai retrouvée, je pars l'effacer de notre vie. J'espère que cela te suffira et qu'ensuite nous pourrons revivre comme avant." »

À ces incroyables mots, le visage d'Esther fut pétrifié par l'effroi. Elle le conjura de renoncer et, comme par une magie noire, retrouva devant cette mort annoncée tout son jugement. Comment avait-elle pu avoir été assez stupide pour gâcher leur propre vie à cause d'une femme que Julien n'aimait plus depuis longtemps ? Elle le supplia de rien faire, jura qu'elle était guérie et que sa jalousie s'était tout à coup évanouie. À genoux face à lui, elle répéta dix fois que ce n'était que par amour qu'elle était ainsi et promit de ne plus jamais parler de cette femme et même de l'oublier. Au bord de ses yeux, Julien vit le triste spectacle de larmes que l'implorante n'allait plus contenir qu'un instant ou deux et, de la même façon qu'ils étaient emplis de désespoir, il se sentit soudain noyé sous un flot épais et presque vaseux. L'injustice, le gâchis, le malheur se mélangeaient dans un cloaque qui lui donnait jusqu'à la nausée de lui-même.

Sans cesse répétées, les suppliques d'Esther, par moments, ménageaient à son cœur une accalmie. Elle parvenait pour une seconde à le tirer de cette boue qu'elle avait, d'un amour trop exclusif, formée malgré elle. Alors, Julien hésita et voulut trouver dans ces larmes sincères un rai de lumière dans un ciel gris et tourmenté. Un simple répit, une éclaircie et pourquoi pas un bleu sans nuages, avait-il eu le temps de songer avant de se laisser aller de nouveau à l'abattement le plus total. À ses genoux, il avait porté les mains sur son cou pour la rejeter hors de lui et, malgré la douceur presque féminine de

son caractère, il s'était imaginé la brutalité possible de son acte : voir Esther basculer en arrière, entendre sa tête cogner contre le sol et l'instant d'après ses gémissements. Il eut presque honte de nourrir d'aussi cruelles pensées et pourtant, l'abattement moral dans lequel elle l'avait plongé le poussait à se libérer d'elle et des reproches sourds et lancinants qu'elle lui avait faits. En un éclair, une volonté de vengeance s'empara de lui : ne pouvait-elle pas souffrir un peu, elle aussi, après tout ce qu'il avait enduré ? Et la seconde suivante, sa nature paisible se rappela à lui pour que passent ces sentiments dictés par l'épuisement et sans rapport avec l'amour qu'il portait à Esther. Plus que jamais, elle demeurait l'être le plus aimé qui soit mais ce regret obsessionnel du passé avait déjà entamé son jugement. Maîtrisant sa colère, il ne la repoussa pas contre le sol et se contenta de se libérer d'elle. À présent plein de détermination, il la regarda une dernière fois de ses yeux attristés et la laissa là, agenouillée : « Il faut que j'y aille, attend moi ! »

Aussi las que Julien ce jour-là, Antoine s'interrompit encore, cette fois pour regarder vers le ciel. Ses yeux divaguaient dans l'espace infini du bleu, sa bouche était vide de mots ; le silence, peut-être, le rassérènerait. Comme si elle la racontait elle-même, Annette était aussi émue que lui par cette histoire dont elle tentait de tirer des images d'après le récit qu'elle avait entendu. Mais après ce travail d'illustration, vint et revint comme une litanie la même et terrible question.

- Julien a-t-il tué cette femme ? Osa-t-elle prononcer d'une voix apeurée.
- Non, il ne l'a pas fait.
- Mais... Mais alors, qu'est-il devenu ? Est-il toujours vivant ? Est-ce qu'il l'a quittée ?
- Ces questions que tu me poses, petite, Esther n'en a pas la réponse. Tout ce que j'ai pu comprendre en l'écoutant c'est qu'il n'est jamais revenu. La dernière fois qu'ils se sont vus, je viens de te la raconter.
- Mais alors, comment savez-vous s'il a commis ce meurtre ou pas ?
- Eh bien, avant de sombrer dans cette folie, Esther eut encore le temps d'apprendre qu'il avait voulu le faire, sans y parvenir. Cela elle me l'a dit mais...

Antoine s'interrompit soudainement lorsqu'il s'aperçut que ses paroles allaient en dévoiler davantage que ce qu'il voulait relater de cette triste histoire. Deux sentiments contradictoires le tiraillaient. Se taire sur tout ce qu'il savait, comme il l'avait fait jusqu'ici, ou bien partager un secret par lui seul trouvé. Rien ne lui était imposé ; il ne s'était simplement jamais senti le

droit d'intervenir dans la vie des gens, même dans leur intérêt. Mais à présent et bien qu'il eût tout fait pour n'y jamais songer, se remémorer à haute voix l'histoire d'Esther lui procura une lourde et soudaine culpabilité. Par une étrange providence et alors que personne ne parlait jamais avec lui, il avait fallu qu'on l'interrogeât sur la patiente du 0105. Ce qu'il avait jusqu'ici consciencieusement étouffé regagnait finalement la surface par le questionnement innocent d'une infirmière inexpérimentée. Sûr d'être rattrapé par un destin qui le dépassait, Antoine renonça à le contrarier davantage et le laissa s'accomplir en dévoilant ce qu'il savait.

- Mais ? Reprit la jeune femme.
- Eh bien... Ce n'est pas tout. Je ne sais comment cela est arrivé mais il se trouve que cet homme est aussi un pensionnaire de l'établissement.
- Comment ! Ne put s'empêcher d'interrompre Annette.
- Ne me demande rien sur les circonstances dont j'ignore tout. Mais au détour de quelques conversations et même, en regard de certains événements dont il est inutile que je te parle, je peux t'affirmer qu'il est ici. D'ailleurs, les motifs de son internement dans cet établissement sont bien à l'abri dans les mémoires des ordinateurs du dernier étage.
- Vraiment ? Mais alors vous, vous les connaissez ?
- Je ne sais pas toute l'histoire mais pour ce que j'en ai appris, Julien est réellement allé au domicile de cette femme, sans doute avec l'intention de mettre son plan à exécution mais il n'en a rien fait. Il s'est rendu chez elle, a sonné. Elle lui a ouvert et lorsqu'elle l'a reconnu, le sourire qu'elle arborait se figea. Il lut dans ses yeux la crainte de voir revenir le passé dont, il en était sûr, elle n'avait rien dit à l'homme qui venait de crier « Qui est-ce, chérie ? ». Pour elle, pour cet inconnu, son cauchemar n'existait pas ; ils vivaient sans doute heureux, exactement comme Esther et lui à leurs débuts. Quel droit avait-il de bouleverser cela ? Ne lui adresser ne serait-ce qu'un mot était déjà une outrageante intrusion. Plus que d'une simple peur, il fut pris d'effroi et s'enfuit dans l'instant avec à la main, d'après cette femme, un objet qui brillait comme de l'argent. Comme hébété, Julien se retrouva sur le trottoir. Tout se mélangea certainement en lui : le bruit de la circulation, les innombrables enseignes lumineuses, l'effraction qu'il venait de commettre dans leur intimité, le malheur d'Esther et à présent sa propre culpabilité pour cette intrusion. Sans doute désespéré par l'absence d'issue et écumant d'impuissance, il songea brusquement que l'avenir n'avait plus de sens et que la solution résidait peut-être dans le néant. Toute force, toute volonté de surmonter l'épreuve impossible d'un combat contre le temps révolu avait disparu, et sa vie elle-même lui sembla un



poids trop lourd dont il ne voulait plus supporter la charge. Ce fut sans regret, sans envie non plus mais seulement par dépit qu'il avança brutalement sur la chaussée au passage d'une voiture. Après quelques semaines d'hôpital, son corps robuste ne portait plus que d'insignifiants stigmates de cet accident mais le malheureux ne se souvenait de rien de son passé et c'est ce qui l'a conduit ici.

- Mais alors, comment savez-vous tout ça, vous ? Questionna la jeune infirmière d'un air plus inquiet qu'étonné.
- Cela n'a pas grande importance. Je te le raconterais peut-être un jour...
- Depuis des mois, ils ne sont qu'à quelques mètres l'un de l'autre, et vous n'avez rien fait pour qu'ils se retrouvent !
- Et à quel titre, mademoiselle ? Il n'y a qu'à moi qu'Esther ait parlé et ceci au bénéfice d'une usurpation d'identité faite à ses dépens et puis, il est interdit de s'adresser aux malades. Comment expliquerais-je tout ceci ? Et quand bien même, penses-tu que ces machines et les techniciens qui les pilotent tiendraient compte de l'avis d'un pauvre gars comme moi qui nettoie les chambres et les couloirs ?
- Mais ils s'aiment encore sans doute et les réunir les guérira peut-être. Vous devriez...
- Pardon mais je n'en suis pas persuadé ; je ne suis pas qualifié pour en juger. Il vaut mieux terminer cette conversation, maintenant. Je suis désolé, je ne peux rien faire, crois-moi. Mais toi, dans quelque temps, il se pourra qu'on t'écoute.

Et de son air le plus humble, Antoine se leva tandis qu'Annette se demandait si c'était bien cet homme jovial qui l'avait invitée à sa table et qui s'éloignait à présent.

\* \* \*

Au matin suivant, un incident fut relaté dans le journal de nuit du personnel de garde. Un patient avait été retrouvé errant dans le parc situé sous la fenêtre d'Esther qui, ce matin-là, avait été ouverte à dessein. Elle s'était levée, avait fait quelques pas jusqu'à l'ouverture et, poussée par son destin, avait regardé au dehors. Elle reconnut dans cette silhouette l'homme qu'elle aimait et ne put s'empêcher de l'appeler : « Julien ! ». À l'appel de son prénom, l'ombre au loin se retourna tandis qu'elle perçut, à la grâce de la lune, l'éclat de son regard.